

discours ? demandaient les paysans, seulement un petit discours !

Yanishev ne put pas leur refuser, le Comité amena une voiture sur la place du village et, quand l'auditoire fut assez nombreux, Yanishev monta sur cette tribune et commença à expliquer les théories des Bolchevicks sur la Révolution, la guerre et la terre.

La nuit succéda au crépuscule et ils écoutaient toujours. On apporta des torches et Yanishev continua son discours. Sa voix devint rauque. On lui apporta de l'eau, du thé et du kvass. La voix lui manqua et ils attendirent patiemment qu'elle lui revînt. Ces paysans, qui avaient travaillé toute la journée dans les champs, restèrent là jusqu'à une heure avancée de la nuit, plus ardents à nourrir leur esprit qu'ils ne l'avaient été à recueillir la nourriture de leur corps. C'était un spectacle symbolique, cette torche d'intelligence illuminant la nuit du village, un des dix mille éparpillés à travers les steppes de l'Ukraine, les plaines de la Moscovie, et les lointaines étendues de la Sibérie. Dans des centaines d'entre eux ces torches flambaient et d'autres Yanishev leur disaient l'histoire de la Révolution. Il y avait un tel respect et de si anciens désirs sur ces figures qui se pressaient attentives autour de l'orateur ; une telle faim dans ces questions qui surgissaient de l'obscurité ! Yanishev tint bon jusqu'à l'épuisement complet. Lorsqu'il lui fut impossible de continuer, ils se dispersèrent à regret. J'écoutai leurs commentaires. Ces moujiks ignorants et illettrés étaient-ils prêts à entendre cette nouvelle doctrine, prêts à être soulevés par la passion des propagandistes ?

« Mikhaïl Petrovich est un brave homme, disaient-ils, nous savons qu'il a voyagé et qu'il a vu beaucoup de choses. Ce qu'il croit peut être bon pour certaines gens, mais nous ne savons pas si c'est bon pour nous.

Yanishev avait livré son âme, exposant, expliquant la foi des Bolchevicks, et pas un seul converti. Yanishev le disait lui-même en montant sur la meule de foin où il

s'installait pour éviter l'atmosphère étouffante de la chaumière. Un jeune paysan, Fedossiev, sembla deviner la solitude et la désolation spirituelle d'un prédicateur qui fait de son mieux et croit n'avoir pas été compris.

— Tout cela est si nouveau, Mikhaïl Petrovich, dit-il, nous avons la compréhension lente. Il faut nous laisser le temps de penser à tout cela et d'en parler. Aujourd'hui, nous avons recueilli le grain dans les champs, mais il y a des mois et des mois que nous l'avions semé dans le sol.

J'essayai d'ajouter un mot d'espoir. « Peu importe », chuchota Yanishev, avec la confiance d'un néophyte dans l'ultime triomphe de sa foi. « Bien sûr ils croiront. » Il tomba épuisé sur le foin, le corps frissonnant et secoué par la toux, mais la figure sercine.

Je doutais, mais Yanishev avait raison. Huit mois plus tard, il fit un autre discours sur la pelouse du village. Il était venu sur l'invitation du Parti Communiste du village de Spasskoye. Fedossiev était l'organisateur du meeting.

*Yanishev parle de la terre.*

Le lendemain matin, de nombreux paysans étaient à la porte posant des questions. Le problème de la terre les préoccupait surtout. A ce moment-là, la solution bolchevique était celle-ci : Laisser la question aux Comités ruraux, les laisser s'emparer des grandes propriétés et les partager entre les paysans. Les paysans firent remarquer que cette solution ne convenait pas à Spasskoye où il n'y avait aucun domaine de la couronne, ni d'église, ni privé.

— Toute la terre nous appartient depuis longtemps, dit le staroste. Il y en a trop peu car Dieu nous donne beaucoup d'enfants. Les Bolchevicks peuvent être aussi bons que le dit Mikhaïl Petrovich, mais, s'ils prennent le gouvernement, peuvent-ils agrandir la terre ? Non, Dieu seul le peut. Nous voulons un gouvernement qui ait assez d'argent pour nous envoyer en Sibérie ou dans un autre